



4 JAN

LA JOURNÉE *Nationale* de la
JUPE à RUBANS

Dans la lutte pour la
réconciliation, les
chefs de file sont de
TOUTES TAILLES.



À la fin de l'année dernière, ils ont pris la forme d'une petite Anishinaabée de 10 ans, d'une Première Nation de l'est de la Saskatchewan, qui a eu le cœur brisé par les remarques désobligeantes d'une aide-enseignante.

Les retombées de ce qui s'est passé après qu'Isabella Kulak a été humiliée à l'école pour avoir porté sa jupe à rubans lors d'une journée officielle en décembre, au Kamsack Comprehensive Institute, ont « fait le tour du monde », dit le père de Bella, Chris Kulak.

« C'est tout un événement pour nous, et pour les femmes et les hommes autochtones et les familles métisses », dit M. Kulak. « Nous recevons tellement de commentaires positifs. J'aimerais que ce ne soit jamais arrivé à ma fille, mais je pense qu'elle a été choisie pour représenter sa culture et son peuple. Et nous sommes très honorés de faire partie de cette histoire. »

L'expérience d'Isabella a suscité des appels à la désignation d'une Journée de la jupe à rubans, qui aurait lieu au Canada tous les 4 janvier. Il en est résulté des messages de soutien de dirigeants autochtones de tout le pays. Le premier ministre Justin Trudeau a appelé la population du Canada à être « solidaires des jeunes remplis de courage comme Isabella Kulak ».

Cent quarante ans après la tentative d'assimiler les peuples autochtones à la société européenne au moyen de la Loi sur les Indiens en interdisant les cérémonies spirituelles et les symboles traditionnels, la confrontation d'Isabella avec l'intolérance a suscité une prise de conscience, une compréhension et une appréciation de la diversité et de l'expression culturelle.

Isabella et sa famille sont originaires de la Première Nation Côté, et elle va à l'école dans la ville voisine de Kamsack. Bien qu'elle se sente plus à

l'aise vêtue d'un pantalon en molleton et d'un « tee-shirt », Isabella et sa sœur aînée ont décidé de porter leurs jupes à rubans, le 18 décembre, lorsqu'on avait demandé aux élèves de porter des vêtements spéciaux à l'école pour une journée de grande occasion.

Les jupes avaient été confectionnées par leur tante Farrah. Celle de Bella était couverte de fleurs et de jolis rubans bleus et verts.

« Elle était tellement enthousiaste. Elle voulait avoir l'air parfaite. Elle a changé de haut trois fois pour s'assurer que tout était assorti. Et elle est partie à l'école », dit sa mère, Lana Kulak, en interview.

Mais son enthousiasme n'a pas duré toute la journée. « Quand elle est rentrée à la maison, plus tard ce jour-là, j'ai remarqué qu'elle ne portait plus sa jupe à rubans », dit Mme Kulak. « Elle avait l'air triste. Elle se tenait tranquille. »



« Plus tard, dans la soirée, Isabella s'est blottie contre sa mère et celle-ci l'a convaincue, avec un peu d'insistance, d'expliquer ce qui la tracassait.

« Une aide enseignante lui avait dit que ses vêtements n'étaient pas assortis, que ce qu'elle portait n'avait rien d'une tenue de cérémonie », dit Lana. Elle lui a suggéré, pour une prochaine fois, de choisir par exemple ce que portait une autre enfant, en montrant du doigt une petite fille de la classe dont la robe avait probablement été achetée dans un magasin Walmart. C'était plutôt triste, ça lui a brisé le cœur.

Le lendemain matin, Lana Kulak a raconté à son mari ce qui s'était passé. Et Chris Kulak n'était pas content. Malgré le fait que c'était un samedi, il a téléphoné à l'aide-enseignante, qui habite tout près et qui n'a pas nié avoir tenu ces propos.

« Je lui ai dit : "Je n'essaie pas de vous faire congédier. J'essaie de vous dire que vous avez tort, que cela n'aurait pas dû se produire, et nous devrions en parler davantage" », dit M. Kulak. Le lendemain, il a reçu un appel de la directrice adjointe de la division scolaire Good Spirit, qui gère 28 écoles dans la région centre-est de la Saskatchewan. M. Kulak ne peut que supposer que l'aide-enseignante avait expliqué la situation à son directeur, qui avait porté l'affaire devant les autorités supérieures.

« Nous avons eu une conversation d'environ une heure et demie. La directrice adjointe était très, très consciente que c'était tout à fait inadmissible », dit M. Kulak. « Je n'ai pas eu besoin de fournir beaucoup d'explications. Je pense qu'elle était déjà arrivée à la conclusion qu'il s'était passé quelque chose et que c'était une énorme erreur. »

Puis il y a eu un appel téléphonique de Quintin Robertson, directeur de l'éducation pour la division. Il « a tout de suite reconnu qu'il fallait faire un travail d'éducation sérieux, impliquer les Autochtones davantage et que la division scolaire n'utilisait peut-être pas les meilleurs moyens », dit M. Kulak.

Les choses auraient pu en rester là, en ce qui concerne M. Kulak. Mais ce n'était que le début.

Lana Kulak a raconté à deux de ses sœurs l'interaction entre Isabella et l'aide-enseignante; ses sœurs étaient furieuses. L'une d'elles en a parlé à sa demi-sœur, qui en a parlé à un autre membre de la famille, qui a publié l'histoire sur Facebook.

« J'ai reçu un appel probablement moins de 24 heures plus tard : l'histoire était devenue virale », dit Lana, en ajoutant qu'elle et sa famille immédiate ne sont pas sur Facebook ou autres médias sociaux et n'avaient pas conscience de l'attention que suscitait la jupe à rubans d'Isabella.

« Notre histoire était partout et des gens nous contactaient. Et cela n'a pas vraiment cessé depuis, cela fait presque un mois maintenant ».

La Première Nation Coté s'est impliquée, de même que le chef George Coté. Isabella a commencé à recevoir des appels de dirigeants d'organismes autochtones nationaux.

« Puis, c'est devenu une question sociale qui a pris de l'ampleur, et qui a fait le tour du monde », dit M. Kulak.

La famille Kulak a contacté le conseil scolaire pour dire que, malgré l'attention que suscitait la question, elle ne voulait pas nuire à la carrière de l'aide-enseignante. Mais la jeune femme avait déjà démissionné et il n'a pas été possible de la convaincre de reprendre son poste.

« Nous avons essayé de communiquer avec elle. Je pense qu'elle était très embarrassée et qu'elle avait honte. Elle était peut-être dépassée par les événements, aussi, et peut-être avait-elle des raisons personnelles de ne pas revenir sur sa décision », dit M. Kulak.





Isabella apprenait qu'elle avait raison d'être **FIÈRE** de sa jupe à rubans.

Mais Isabella apprenait qu'elle avait raison d'être fière de sa jupe à rubans.

La prochaine fois qu'Isabella Kulak voudra porter une jupe à rubans, elle aura l'embarras du choix.

Depuis que son histoire est devenue virale, des jupes à rubans lui ont été envoyées de partout au Canada. « Elles arrivaient toutes par la poste, et il y a eu quelques personnes qui sont venues elles mêmes me les donner », dit Isabella.

Elle a reçu aussi des rubans pour qu'elle puisse créer son propre vêtement. Elle a reçu aussi de l'huile de myrrhe, des photos, des lettres émouvantes et même 100 dollars d'un agent de la GRC à la retraite qui vit maintenant en Allemagne.

« Nous pouvons considérer cela comme un incident propice à l'apprentissage, je crois », dit Chris Kulak.

« Notre intention n'était pas de nous acharner », dit-il. « Nous voulions simplement une prise de conscience, une réconciliation et toutes ces choses dont on parlait depuis si longtemps. Aujourd'hui, les choses bougent et c'est très positif ».

Ces jupes colorées sont portées par les femmes des Premières Nations et les Métisses du Canada depuis les années 1700.

Historiquement, les jupes portées par les femmes autochtones étaient confectionnées avec des peaux d'animaux et décorées avec de la peinture naturelle. La

silhouette de la jupe provient d'un lieu sacré et suit le contour du mikiwaap (Cri) ou tipi (Dakota). Le bas des jupes touchait les remèdes de la terre; lorsque les femmes marchaient, la Terre Mère savait qui faisait sentir sa présence sur son dos et ses prières étaient exaucées.

Après l'introduction de marchandises commerciales en provenance de l'Europe, les communautés autochtones ont commencé à recevoir des rubans dans le cadre d'échanges de marchandises avec des colons européens. Les jupes à rubans étaient faites de calicot et de rubans, et perpétuaient la tradition historique de porter la signification et les enseignements des jupes en peau d'origine.





Les jupes à rubans ont commencé à devenir populaires dans les communautés situées autour des Grands Lacs, puis se sont répandues dans les Prairies et dans le Nord-Ouest.

Ces jupes sont un symbole de féminité dans les communautés autochtones. Elles racontent une histoire d'adaptation et de survie, à l'image de la façon dont les femmes autochtones se sont adaptées à la nouvelle réalité de la colonisation. Sacrée et spirituelle, la jupe à rubans renferme des siècles d'histoire entre ses coutures.

Aujourd'hui, elles sont à la fois un symbole spirituel et une déclaration politique. Elles témoignent de la façon dont les femmes autochtones ont survécu aux tentatives d'effacement de leur patrimoine. Lisa Marie Bourque, une Métisse qui vit à Fort McMurray, en Alberta, tient un magasin appelé Fort McMurray Trading Post, qui vend des vêtements autochtones. Elle explique que les jupes à rubans sont portées lors des cérémonies par des femmes autochtones d'origines diverses, qu'elles soient Métisses ou membres de nombreuses Premières Nations.

»
« C'est une déclaration de survie à un génocide culturel », dit Mme Bourque, « et beaucoup de femmes les portent aussi simplement pour manifester la fierté de leurs racines autochtones ».

Il y a eu d'importantes prises de conscience chez les jeunes femmes autochtones, au cours des dernières années, à propos de leur culture et de la nécessité de s'en réclamer, dit Mme Bourque. Il n'y a pas si longtemps, elles ressentaient des pressions pour qu'elles paraissent blanches, « mais aujourd'hui, c'est à qui serait la plus autochtone ».

L'AFAC a organisé en 2020 un concours de jupes à rubans qui a donné lieu à plus de 200 entrées de femmes, de filles et de personnes de diverses identités de genre autochtones de tout le pays. L'AFAC a acheté une sélection de jupes rubans pour son nouveau pavillon de résilience. Elles sont exposées sur les murs du « couloir de la médecine » qui mène au bain médicinal et à d'autres espaces de guérison du pavillon.

Lire l'article publié
dans le magazine **KCI-NIWESQ**

